

L. D'ASCO

Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS

Lyon et Départements li- mitrophes... Un an... Fr. 10

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6 — Placé des Terreaux — 6

LE BAYARD

DE LYON

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

Secrétaire de la Rédaction

INSCRIPTIONS

CHEZ M. V. FOURNIER

14 — rue Confort — 14

VENTE EN GROS

Chez M. C. MELIN, 1, rue de Jussieu

NOS BONS CAMPAGNARDS

UNE SOIRÉE CHEZ GUIGNOL

Vente justifiée : 13.000 Numéros

PETITS ET GRANDS HOMMES

DU PALAIS

M. MILLAUD

M. Millaud est sénateur. Il représente la République à la chambre haute.

M. Benjamin-Prospère Millaud est né à Tarascon, en 1834. Tarascon est le pays de Tartarin ; le chasseur de conquêtes, le tueur de lions imaginaires, l'homme de tous les mirages.

Les luttes actives de la vie publique l'attiraient ; il se sentait de taille à rentrer dans l'arène. Jeune, ardent, vigoureux, habile à la riposte, serré est droit, malin et avec cela cette pointe d'ironie, si terrible et médicamenteuse, homme d'esprit.

Son entrée en scène date vraiment du 4 septembre. Monsieur Chalemel-Lacour était préfet, M. Millaud fut avocat général. Tant que dura la guerre, il resta à son poste : Vint la répression de mai 1871. Une halte dans la boue et dans le sang. Nous sommes encore sous l'émotion de ces journées malheureuses ; nous ne pouvons en parler. Les événements ressemblent à ces immenses tableaux qu'on ne peut juger que de loin.

Leur drapeau flottait vaguement dans l'ombre farouche du drapeau rouge des barricades. Le peuple croyait sauver la République ; il annonçait les pavés, les pavés s'écrasèrent et il restait écrasé dessous.

Les temps étaient à ce point troublés que la justice même compromit son hermine. M. Millaud refusa de s'associer à ces sentences que la colère seul dictait. Sa conscience indignée lui fit un devoir de rentrer dans la vie privée. Il descendit de son siège. Le peuple se rappella sa conduite généreuse, et le 2 juillet 1871, le comité de la rue Grolée, alors tout paisant, le fit député en compagnie de M. Ordinaire.

Il siégea à l'Union républicaine. Son nom devint rapidement populaire. Il présenta une proposition tendant à opérer la saisie et la vente des biens de Napoléon III et de sa famille. Il disait l'empereur auteur de nos désastres. Il voulait les rois responsables de leurs fautes. Il avait raison, si les puissants pouvaient être traduits devant un juge plus puissant qu'eux, les aventures insensées ne rempliraient plus l'histoire.

A certains jours, on a vu de ces comptes terribles réglés entre le pouvoir d'en haut et le pouvoir d'en bas. En 93 le prix d'une responsabilité fut une tête de roi. C'était la grande époque ; nous n'avons plus d'acteurs tragiques. Nos épopées sont devenues de simples comédies de mœurs, avec un tableau à sensation, plus prosaïque, plus terre-à-terre, l'assemblée succédait à la Convention, l'échafaud était remplacé par du papier timbré, le bourreau par l'huissier, l'exécution par la saisie, et à Danton qui demandait une tête, succédait M. Millaud qui demandait une bourse.

On ne vota pas la loi, mais sa proposition fut du bruit. Le monde en parla. On se dit que l'on verrait de singuliers procès, si les grands pouvaient être traduits à la barre. Or, cette chambre qui, avec raison, peut-être, ne demanda pas les milliards que devaient les Napoléons, donnait aux d'Orléans les millions qu'elle ne leur devait pas. Du moins, ce fut l'opinion du pays. Maintenant la politique a des mirages, ce que je crois le vrai est peut-être le faux ; le suffrage universel est juge.

Or, ce juge donna gain de cause à M. Millaud, il le nomma, en 1871, conseiller général du canton de Thizy. Il devint par

la suite vice-président du Conseil. Aux élections du 20 février 1876, la Croix-Rousse en fit son député. Elle le réélut en octobre 1877.

Julius Favre mourut. Le grand tribunal laissait une place vide au sénat. Quand chacun eut fait l'oraison funèbre de cet homme si divers dans la fortune, on songea à le remplacer. Ce fut M. Millaud à qui échut cet honneur.

M. Millaud est sympathique. Au physique, un homme énergique ; il porte toute sa barbe, il a le regard sévère ; le nez est légèrement recourbé, signe distinctif et indélébile de la race sémitique. Il est juif, comme Crémieux, mais c'est un juif qui n'admet pas l'étroitesse des dogmes. Il n'est pas l'aveugle fidèle de Moïse. Il doute du rôle providentiel de ces Moïse de tous les temps qui promettent la terre promise et ne savent que jeter leurs suivants dans la mer Rouge, rouge du sang des révolutions.

Sa popularité est immense. On le connaît partout. Il est plus d'un sénateur qui ne mériterait pas cet éloge. Ce n'est pas toujours une faute ; le silence est quelquefois un don. M. de Gavardie saurait cela, si savait quelque chose.

Parfois, la Croix-Rousse impatiente l'appela dans quelque réunion publique. Le mont Aventin à l'accusation prompt. Chez les modestes tisseurs de ce coin de la grande ville, on fait des projets de loi à la veillée, on trame des gouvernements, qui sont de sublimes utopies, l'habitude du métier. M. Millaud se trouvait ainsi devant trois mille électeurs coalisés : ils venaient lui demander son mandat. M. Millaud parlait, il savait flatter les rancunes de cette population profondément honnête et souverainement mobile. On l'écoutait, et la défaite projetée se changeait en triomphe. Ce sera l'éternelle histoire, ce sera l'éternel roman, l'épique ne s'écrit que le jour où il n'y aura plus de foules enthousiastes et de tribuns habiles. Et la France est le pays de la générosité qui fait l'enthousiasme, et de l'esprit qui fait l'habitude.

Maintenant, le Lyon aristocratique a des raisons pour applaudir ce sénateur républicain. La richesse de la bonne ville est dans son commerce. Nulle part plus qu'à Lyon, le libre échange n'a d'adhérents. Et M. Millaud est à la chambre le défenseur du libre échange ; aux yeux de la réaction, le libre échangiste fait oublier le républicain. Tant il est vrai qu'en politique, l'intérêt privé domine toujours l'intérêt général.

M. Millaud est homme du monde, son accent provençal a un charme pénétrant ; c'est un causeur qui séduit, il sait ménager la presse, il compte des amis dans tous les camps.

M. Millaud a pourtant un chagrin qui le ronge : on le confond parfois avec Albert Millaud du Figaro. C'est peut-être très honorable pour le rédacteur bossu de la feuille que créa de Villemessant, mais M. Millaud est ainsi fait ; il ne peut souffrir cette erreur. Il lui déplaît d'être confondu avec cet écrivain distingué, qui mêle à la fois la poudre de riz au pollen du lys, et la politique conservatrice aux opérètes d'Offenbach.

Somme toute, M. Millaud, sénateur du département du Rhône, se fait le brillant avocat de la République, et gagne sa cause. C'est la fin d'un procès qui durait depuis dix-huit siècles.

DUVERGIER

JOSÉPHINE ODET

Cette dame nous assigne. Nous vous avons dit : Dans chacun de nos numéros, nous vous signalerons aux honnêtes familles dont vous troublez le bonheur. C'est notre droit. A certaines époques de l'année, les savants se réunissent ; ils cherchent les moyens d'atténuer les effets des fléaux qui désolent le monde ; ils font une œuvre utile. Nous sommes les chercheurs infatigables ; nous descendons dans le cloaque du demi-monde. Nous y trouvons les femmes qui foulent au pied la vertu, l'honneur et la famille. Nous rencontrons les sirènes qui se jouent des cœurs de vingt ans, qui font douter de l'amour, étant des filles d'amour. Notre siècle leur doit son scepticisme offensé. De ces femmes est Joséphine Odet. Nous n'y pouvons rien. Si Joséphine Odet fut demeurée modeste blanchisseuse dans quelque rue du faubourg, nous eussions sauté la fille du peuple, haute en couleur, portant jupe commune, et point de bijoux ; Joséphine Odet est une dame du demi-monde, une courtisane de la bonne ville de Lyon : elle nous appartient ; nous livrons son nom à la publicité, nous l'affichons dans nos colonnes ; et nous nous soucions peu des huissiers que cette impure nous envoie

et des dommages-intérêts qu'elle nous demande.

Nous faisons acte de salubrité publique. Il y va de l'honneur de notre temps : Joséphine Odet, ne brisera pas nos plumes.

L. D'ASCO.

NOS BONS CAMPAGNARDS

(Petite scène d'intérieur)

LE MAITRE

Ah ça, voyons nous forme, caousons un brin l'affaire. Mais bientôt n'est garchon pu savant qu'un no-

LA MAITRESSE

Si ça n'dépend que d'met, j'en ferions un curet.

LE MAITRE

Pour me j'aim'rais autant l'placher dans la chibane, En faire un avocat : j'ai assez la soutane. C'est un moyen très sûr de s'faire un position Mais avant, faudrait vaix si c'est sa vocation, Car dans qu' métier là, quand le diable vot tente, Il n'faut point li céder : et l'aut' jour, not ser-

LA MAITRESSE

Li clignotait de l'œil, je m'vénais sur man j'vat, Ils n'mavaient point vu venir, il li print l'es-

LA MAITRESSE

Sait-il seulement c'qui fait, tout ça n'me dé- dérang' guère, Not caouset d'avocat, ah ! dans, la belle affaire, Not z'en voit les trois quarts sans le pu p'tit

LA MAITRESSE

Qu'pi tout ça monde là ça n'a guère d'progrès, Et pi tout va le trouver, not z'est certain d'a-

LA MAITRESSE

De gagner son procès, leur faut d' l'argent, d'a-

LA MAITRESSE

M is que vot' adversai e leur apporte de l'or, C'est pu la même chanson, l'affaire est entendue Il vot' retournerait tout ça, et vot' caouset est

LA MAITRESSE

C'est acot vrai souvent, mais dans tous les états, Y'en a d'une sorte et d' l'aut' tout comme

LA MAITRESSE

Alors n'en caousons pus, aimez-vous mieux no-

LA MAITRESSE

Tout c'mand'là, voyez-vous, c'est comm' l'a-

LA MAITRESSE

Quand not va les trouver, ça n'vot enrichit pas. Et j'ai vot' dire, acot fait à feu man pauvre

LA MAITRESSE

Qu'ces gens là font souvent des compt' d'apoc-

LA MAITRESSE

Et qu'en entrant chez eux, si vot' z'avez queq'

LA MAITRESSE

Vous n'êtes brin longtemps sans en trouver le

LA MAITRESSE

Tout ça n'me plait point trop, j'veux un métier

LA MAITRESSE

Ousque l'on n' travail' point l' dimanche ni l'

LA MAITRESSE

Qu'on ait le cœur content, et rien à se r'procher, Un état honorabl' comm' qui dirait huissier.

LA MAITRESSE

Ah ben je craix su l' coup qu' vot' pardez la

LA MAITRESSE

Huissier ! mais j'aim'rais mieux le vaix mar-

LA MAITRESSE

Not sait bien qu'il en faut, mais queux fou-

LA MAITRESSE

Et pi leur faut un cœur aussi dur que la roche,

Etudiet dans Guldjat ou dans la Diablastique, Dir'qu'il vot' guérira si vot' z'éproumonique, Pourmei je craixais bien que c'est du vrai bagout, Et que le plus malin n'y connaît rien du tout. Ah oui, si vot' m'caouset un ratelier à mettre, D'un bras à vot' coupot, ou d'eun'jambe à vot'

J'vot' dirais ça s'peut bien, mais excepté tout ehat, Je n'y craix rien du tout. Souffrez vous de l'esta-

« Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

« Il faut vous fortifier, prenez moi du tonique. » « Un bon café bien chaud, à l'acid'sulfurique. » « Et pi vot' trouvez chent faux pu pir qu' auparavant. » « Et pi beaucoup d'argent après beaucoup d'ouf-

« Le docteur qui vous soigne, entre nous, n'est qu'un ané. » « Vous n'avez pas besoin d'emplâtre ni d' tisane. » « Et si vous l'écoutez, vous pouvez en mourir, » « Tandis que par mes soins je prétends vous »

ni Rubi, ni Chaperon qui en ont brossé le décor. Nouveau venu, dans la ville, je regardais avec la curiosité du flâneur ce berceau de celui dont le nom a fait le tour du monde. Guignol est un type. Il n'est pas donné à tout le monde d'en créer un. D'illustres auteurs sont morts sans réussir à donner la vie à aucun de leurs héros. Plus d'un immortel, que l'Académie couronna et dont les livres dorment dans la poussière des temps, doit envier du fond de sa tombe ce Camu agitant aux yeux de la foule ravie son Jean Guignol flanqué de son ami Gnafron.

Je regarde ce public : c'est un monde étrange, le monde de tous les mondes ; moins le faubourg, pourtant, c'est temps de lutte électorale et le faubourg s'attarde à ses pantins politiques. On prétend que ce spectacle est fait pour les enfants. Il est peu de choses qui ne manquent leur but. Et je vois autour de moi beaucoup de grandes personnes et presque point d'enfants. Autour d'une table je remarque un chapeau extravagant avec Louise Berger dessous. Hélène Durand cause bruyamment avec Elisa Béliand : « Vois-tu ma chère, les hommes sont des pantins. » Un monsieur l'a entendue : il l'ôte galement son chapeau.

« Eh oui, mesdames, c'est un bien grand malheur qu'étant de pantins nous ne soyons pas de bois ! » Des ouvrières sont assises dans un coin, elles boivent un mazagran et ne disent rien ; des cocottes sont à côté, elles boivent des chartreuses et font du bruit. Maria, l'énorme Maria aux yeux fauves, songe aux splendeurs disparues, au comptoir abandonné. Un comptoir demande une femme sérieuse ; quelle rage ont nos mondaines d'être femmes de comptoir ? Une maman a amené ses petits bébés ; les bébés s'amuseront et la maman aussi ; elle laissera supposer qu'elle s'amuse de ses petits. En réalité, les réparties de Guignol lui plairont : on a sans faiblesses. On cause, on fume, sans tapage, sans grands éclats de voix. Ici, on ne connaît point les luttes du romantisme, et jamais la rue Port-du-Temple ne vit le gilet rouge de Théophile Gauthier ou le gour-lin significatif de Paul Meurice. En revanche, le réalisme n'y a pas encore fait son apparition. Cécile Chatelet explique la chose : « Le réalisme, c'est Zola, Zola, c'est Nana, ces pantins ne sont qu'à demi ; or, Nana n'ayant que la moitié du corps, ne peut plus être Nana. » Cette réflexion me console, elle est judicieuse ; je la livre aux jeunes Hugon prêts à se percer le cœur à coups de ciseaux.

La toile se lève ; c'est un frémissement. On joue ce soir le Châlet. Adolphe Adam n'a rien à voir dans ce chalet-là. Pourtant c'est le sien, mais on a supprimé la musique. Du reste, Madelon est enrôlée ; quelle déplorable Madelon ! On rit ; ne fait pas rire qui veut. Guignol est bien ce vieux Lyonnais, simple et naïf, croyant à tout, mais se moquant de tout, cachant une pointe de malice sous sa grosse bonhomie. Guignol est le père de Gavroche, et entre ces deux types immortels, il n'y a que la différence de Paris à Lyon.

Un monsieur très bien ayant la rosette à sa boutonnière, m'explique comment Jean Guignol est immoral : « Voyez-vous, tout est dans le principe d'autorité. Hors de ce principe, point de salut. Votre Guignol est un manant, un cannu, un ouvrier, un gœux ; c'est le peuple d'en bas. Il porte un bâton ; il assomme son propriétaire, on applaudit ; il assomme le juge, on applaudit ; il assomme le gendarme, on applaudit. C'est subversif au premier chef. Le propriétaire, le juge et le gendarme sont les trois points du triangle autorité. Guignol les frappe, le peuple crie : Bravo. Les saines traditions s'en vont. Jadis c'étaient les propriétaires, les magistrats et les gendarmes qui frappaient. Les rôles sont changés : c'est le cataclysme. » — « Qu'êtes-vous donc, monsieur, qui parlez ainsi ? Gendarme ? — Je suis propriétaire. »

Pendant ce temps, Guignol, pris d'une sainte fureur, rouait de coups ce monsieur Vautour. Hélène Durand lui crie : « Puisque tu assommes tes créanciers, Guignol, tu devrais bien assommer les miens ! » Les discussions particulières ; aux tables on potine : on raconte les choses du jour ; on parle élection ; Annette-la-Licheuse empile des bocks ; l'X du problème est le monsieur qui les paiera. Un joli cœur vient d'entrer : c'est un satisfait. Il est chef de rayon ; il a des ouvrières sous sa coupe. Il donne de l'ouvrage à qui lui plait. La féodalité revit encore dans certains lieux. Le monsieur pratique le droit de jambage, un droit graveleux dont nos pères ne paraient plus qu'en tremblant de colère. Le soir, à son comptoir, une pauvre fille s'est présentée, elle avait les yeux rouges, une tâche ingrate, elle a dû passer des nuits. Le grand joi cœur la regardée, elle a baissé les yeux, il a glissé deux mots tout bas ; elle a dit d'une voix émue : « Jamais. » Ce soir, il n'y a rien eu pour elle. Elle est partie le cœur gros. Où trouver le morceau de pain de demain ? Et la vaillante fille est rentrée en pleurant. Le joli cœur vient d'arriver ; il aperçoit Annette-la-Licheuse. Il sera l'X du problème qu'elle se

posait. C'est justice, ce monsieur qui refusait du travail aux filles vertueuses doit porter son or à celles qui ne le sont pas. Et tandis qu'ils riaient tous deux, je croyais entendre, dans quelque grenier de la Guillotière, une pauvre enfant qui sanglotait. Ah ! l'ami Guignol, prépare ton bâton et, sans pitié, laisse le retomber sur le dos de ce despote à qui comptoir.

Elisa Béliand, Francine Commarmond, Cloelo et d'autres entrent ; leur cour les suit. On s'assied et on cause. Parmi ces messieurs je remarque un bohème en f.n.d.s. Il se fait servir une grosseille, puis se penche vers Cloelo : « O femme ! cette grosseille est l'image de ton amour. Tu ne me comprends pas ; pourtant l'image est vulgaire. Dans cette grosseille il n'y a pas un atome de grosseille : dans ton amour il n'y a pas un atome d'amour. » — Cloelo protesta. « J'en vends, dit-elle. » — Tu es folle et ne prouve rien. Je sais une fille qui se nommait Musette ; elle out de l'amour tant qu'elle en donna, elle n'en out plus le jour où elle en vendit. Mais regarde donc, Cloelo, Guignol qui me regarde, fais donc taire Guignol ! Cloelo. Il me prend pour un autre pantin dont tu tireras les ficelles. Jenny Bidet vient retrouver les vierges folles. Elodie disait : Je voudrais être Guignol, c'est lui qui bat. Jenny Bidet ajouta : Moi, je voudrais être Gnafron, c'est lui qui boit !

Hélène Courtois arrive de Paris. Elle raconte que là-bas c'est mieux. « Imagine-toi, ma chère, que sitôt le spectacle terminé on montre les ombres chinoises, les lumières s'éteignent et l'obscurité est si complète qu'on peut très bien se tromper de voisin. Oh ! l'aventure m'est arrivée. J'arrive avec un blond, je sors avec un brun je ne connais guère ni l'un ni l'autre, si bien que je me suis demandé si j'avais changé d'amant ou si mon amant avait changé de cheveux. » On s'amusa de l'aventure. La Petite Poupée affirma que ses histoires lui arrivent même en plein jour. Entre ces dames, il est décidé que l'on organisera un Guignol spécial : on l'intitulera le Guignol du Demi-Monde. Le librettiste serait M. Paul Bernay, le décorateur sera le peintre Lambert — pas le Lambert des chats — on fera grand, les dames veulent du luxe. Pour les ficelles on s'adressera à Marguerite Chailou, pour les trucs on demandera Blanche Gay. On construira la scène au fond de l'Assommoir. « Et les pantins demande Jenny l'ingénue ? La vieille baronne est mystique elle a l'histoire sainte, elle répond : La sottise y pourvoira, ma fille ! » Il est question d'un régisseur, il faut une lettrée ; on s'adresse à la vicomtesse, on lui dit : nous nous adressons à vous, nous sommes convaincus que vous avez des lettres. — « Que nenni, mes beaux messieurs je n'ai rien qu'une carte postale ! » La noble vicomtesse a l'ignorance crâne de ses aïeux ! Elle reste dans la tradition. Après tout la vicomtesse est de vieille souche, la vicomtesse de la Roche peut ignorer ce qu'une Louise Pellet devrait apprendre.

Ce théâtre fera fureur. L'auteur n'aura pas à craindre les sarcasmes, il aura toujours une réponse triomphante : « que voulez-vous, mes acteurs ont la tête si dure ? » On doit y jouer une comédie dont le titre serait « Le Vice » pièce morale. L'auteur est dit-on pénétré de son sujet, on parle déjà de libeller ainsi des affiches énormes : Tous les soirs le Vice, obtient un immense succès ! » Si la vertu lit ces lignes elle pourra s'en effrayer mais on s'en moque. La vertu est une monnaie qui n'a plus cours et qui doit être relevée de la circulation. On a remarqué, en effet, que des ouvrières honnêtes, encombraient nos trottoirs à l'heure de sortie des ateliers. C'est un scandale, Margot s'en plaint, on pourra bien empêcher aux jeunes filles d'atelier de se promener dans la rue passées certaines heures, puisque le monde va à reculons on peut bien faire de l'honnêteté à rebours.

Que ces digressions m'effrayent de Guignol, pourtant je suis toujours en face de mon café, et mon verre n'est qu'à moitié vide. Un vieux philosophe endurci me dit : « Remuez, mon ami, le sucre est au fond. Et souvenez-vous de cette phrase profonde, pleine d'enseignement. Guignol nous amuse, mais sa surface n'est rien. Le superficiel attache, tout est dans le fond. Je vous le répète, l'ami : remuez, le sucre est au fond. »

Enfin, la pièce s'achève, aux échos vieillies d'un air de caveau : chacun se leva et paisiblement gagna la porte.

Et je songeais. Le monde est un Guignol ; on n'a pas ménagé la mise scène. La vanité, l'audace, la haine et l'amour, le courage et la poltronnerie, l'esprit et la sottise en sont les ficelles.

Et les acteurs ne manquent pas. Ce grand blond qui pose devant cette impure, qui, pour lui plaire, grimace et se fait plus sot qu'il n'est : est un pantin. Pantin, ce mari qui trompe sa femme ce mari que Margot gruge. Pantin, ce collègue joufflu, frais émoulu de la prison universitaire, épris des poupées de cire des coiffeurs et des poupées de plâtre des brasseries.

Pantin ce journaliste qui crie au scandale; ô temps, ô mœurs, et qui va souper à l'Assommoir.

Pantin, cet officier... Pantin, ce magistrat... Pantin, ce poète élégiaque, qui crache le sang pour se faire lire.

Tous ! tous ! tous ! fonctionnaires, députés, sénateurs, ministres, bonzes pluinifiés, salimbanchiques, empereurs, tous pantins.

Et moi, qui écris ces lignes à la hâte, sur une table de marbre, en écoutant les saillies de Guignol, moi qui, chaque semaine pour vous faire rire, met mon esprit à la torture, moi qui danse devant vous, qui me confie à la fantaisie et m'abandonne au caprice.

A vos yeux, je ne puis être et je ne suis qu'un modeste pantin, dont vous avez les ficelles.

A. DESCLAUZAS.

GANGANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

On nous annonce le prochain départ de Charlotte la Vidrouille pour Chambéry. Madame va aller s'occuper des services de notre intendance. Elle désire que les troupes qui partiront pour l'Algérie ne manquent de rien.

Cette gracieuse Charlotte va causer un grand désespoir à ses amis du club lunaïque.

La grosse et blonde Marie Chinoise rendra bientôt des points à la Bidol, et elle dépassera déjà de cent coudées la souriante Charlotte.

Quelle consommation de bocks, mes amis. C'est une femme vraiment altérée.

Anais Coq-Noir ne le lui cède en rien. Cette Hébé a des allures si bonne enfant, et il paraît qu'elle cherche à noyer ses chagrins dans des flots de bière, en attendant le nabab qui doit lui faire quitter son tablier.

Grand émoi dimanche dernier à la vogue de Crépelin ou Marie la Petite-Poupée, en compagnie de deux élégants, ont scandalisé nos vertueux villageois.

La jolie Petite-Poupée, qui avait passablement bu du champagne, était d'une gaieté folle.

Elle a fait ample provision de vaisselles, d'andanes et de pains d'épice.

On en a rapporté une pleine voiture. Mais, la belle, avez-vous une autre fois de soigner votre langage, car nous avons vu rougir plus d'une jeune paysanne.

La belle Jeanne S... d'où venez-vous lundi à 2 heures du matin ?

Vous aviez l'air bien pressé. Nous n'avons pas aperçu avec vous votre amie Elisa Belligand.

La petite Marie La Paume, de la Taverne-Anglaise, ne ménage pas les baisers.

Que voulez-vous à la campagne c'est l'habitude, et elle aime tant ses clients !

Suzanne Bédé est partie avec son Romain. On prétend qu'il va l'épouser. La belle petite apportera en dot à son époux deux hébés...

Demandez quels en sont les pères serait indiscret.

Marie Brut se livre, paraît-il, à une pantomime très expressive à la croisée de son amie Angèle, au point d'être remarquée par les passants. Ce qu'elle désire, du reste.

Qu'elle prenne garde ! On parle d'une plainte déposée contre elle par des voisins peu endurants.

La Soumis, vétéran aux trois chevrons, est à la recherche d'un riche protecteur ou d'un usurier complaisant.

Hélas ! les affaires ne vont pas. L'art est dans le marasme et l'on se fait vieux.

Il paraît qu'Annette Touilleu, baronne de St-Ouin, aurait reçu, au sortir du café de la belle Rosalie, une tripotée dont elle ne se vante pas.

Deux de ses charmantes camarades l'ont... nous ne dirons pas le mot, puis crépé le chignon et cassé quelques dents. Une occasion pour le dentiste Cadart.

Pauvre baronne ! ses amants, en la voyant ainsi, se sont empressés de... se sauver.

Mademoiselle France devrait veiller un peu plus sur ses agissements : elle passe du drapier au coiffeur avec beaucoup d'aisance. Avec le premier, vous risquez de vous mettre en de beaux dras, et avec le second de vous faire raser. Et votre protecteur, que dit-il de cela ?

Que diable va donc faire tous les jours, Bianca Sivori, tenant un chien en laisse du côté de la Part-Dieu ! Mystère et garantie.

Du reste, vous connaissez le proverbe : Faites de grives... et il paraît que vous manquez de grives, et que c'est à cela qu'il faut attribuer votre humeur accablante et jalouse.

Hélas ! il n'est pas donné à toutes les filles d'Eve d'être séduisantes, c'est un malheur, quand au lieu de chercher le bonheur dans le travail, vous courez après lui sur les grands chemins.

Retournez à vos chapeaux, Bianca, et laissez en paix le schako.

Jenny Bidol et son amie ont encore été arrêtées pour tapage nocturne.

Dimanche matin ces deux pécheuses, en compagnie de plusieurs amis, passaient rue des Archers, se rendant chez Berthou. La société était fort bruyante, si bruyante que deux gardiens de la paix survinrent et conduisirent au poste de police les deux vierges folles que leurs protecteurs s'étaient empressés d'abandonner.

Constations cependant qu'ils sont ensuite allés les réclamer aux gardiens de la paix. Procès-verbal a été dressé à toute la bande joyeuse.

Nous continuons à recevoir divers souscriptions en faveur de Berthe dite pigeon voyageur.

Voici celles reçues cette semaine : Un K drupède. — 1 japon.

Un hussard. — Son prêt.

Un cul-de-jatte — 0,10 centimes. Le père Pupat. — 12 bocks.

Maria l'Anvergnate et Gaston. — 0,35 c. Marthe de Laroche, 0,10 c.

Joséphine Odet. — Son singe. Pagan. — 0,45 c.

Le coiffeur de Cécile Chatein. — Une boîte de rouge.

Ces souscriptions seront remises à Berthe.

La belle pourrait-elle nous dire le but de ses fréquentes visites rue Lanterne et rue Centrale ? Nous lui conseillons surtout de ne pas fréquenter la grosse Anna.

A propos de Berthe, on nous écrit de Nantua :

« Dernièrement notre petite cité de Nantua a été mise en émoi par l'arrivée de deux de vos petites dames lyonnaises. Berthe pigeon voyageur et une de ses amies grande et grosse fille à la chevelure blonde.

Après avoir dévoré des écrivasses dans le meilleur restaurant de notre ville, elles se sont fait conduire aux glaciers de Sylans.

Au retour, Berthe a voulu conduire elle-même les deux chevaux de l'équipage, mais je vous assure qu'elle a encore besoin de prendre des leçons de chic »

Marie Garance, ou ce qui vaudrait mieux Marie la Gouapeuse, ne se gêne plus maintenant.

Dimanche soir, nous l'avons vue sur la quai Saint-Antoine, devant la brasserie des Beaux-Arts, embrassant un ami de son ami, qui s'était absenté cinq minutes !!!

Maria Dorée, ex-compagne d'Augustine la financière, est en ce moment l'objet de l'admiration publique à Bellecour, où tous les dandys fréquentant la musique lui jettent regards brûlants.

Hélas ! la belle est inflexible, elle accueille avec hauteur tous ces compliments et laisse les pauvres papillons désolés de ne pouvoir se brûler à l'éclat de ses yeux.

Une nouvelle belle que sans doute l'on oublie, c'est Maria Poncet dite Vadrouille, qui fréquente assidûment les salons Martossi, où, comme elle l'a dit à plusieurs de ses intimes amies, elle espérait faire fortune ; nous reparlerons de cette demi-mondaine dans un prochain numéro.

Nous apprenons qu'une de nos plus charmantes bonnes de brasseries a l'intention de se lancer dans le demi-monde lyonnais.

Pour ce faire, il faudra que Maria Dumoulin découvre des niches plus sérieuses que ceux qu'elle a jusqu'à présent connus en sa taverne.

Une nouvelle Cloco (elle s'appelle Clotilde) qui avait fait son apparition ces derniers temps, vient d'être enlevée à ses jeunes amis par une barbe blanche chargée de famille. Elle se sert sous le nom de fille de compagnie, mais sa toilette n'augmente pas (au contraire) probablement parce que les dons du propriétaire ne payent pas tous les endroits où il nous était facile d'observer les diverses constellations qui peuplent le ciel du demi-monde.

La vérité n'a pas tardé à nous apparaître dans toute son horreur !!!

Ce n'étaient pas seulement, hélas ! deux étoiles qui venaient de disparaître, mais trois astres rayonnant d'éclat et de lumière qui s'étaient éclipés subitement pour s'éteindre dans de profondes ténèbres !

Il paraît que cette perturbation stellaire, inexplicable si l'on a seulement recours aux lois de l'astronomie moderne, était due simplement à l'arrivée dans notre ville de son immense Hautesse le prince Galaro, fils d'un riche nabab de l'Hindoustan, arrivée qui nous avait été signalée par le même bulletin.

Cette explication ayant besoin de commentaires, voici les faits :

Le jeune Galaro, désireux de lier connaissance avec les étoiles du demi-monde lyonnais, dont l'éclat incomparable faisait pour lui les astres de tous les demi-mondes connus des anciens comme des modernes, s'était dirigé, à peine débarqué, dans notre ville et suivi d'une nombreuse escorte, vers les trottoirs (chers à Vénus) de notre splendide rue Thomassin.

Sa Hautesse, ayant éprouvé tout à coup le légitime besoin de prendre un rafraîchissement, s'arrêta pour notre malheur, dans le lieu favori des Grâces, où scintillaient les trois astres en question : la séduisante Maria, la ravissante Marie et l'épatante Marguerite.

Là, notre auguste prince, assis pour déguster un bock, se trouva pris d'un mal subit, qui le fit pâlir et perdre connaissance.

Le premier, des cinq médecins qui entourèrent constamment sa Hautesse, allait constater le décès et accomplir les formalités d'usage, lorsqu'un coup de poing violent, assés sur l'appendice nasal de l'infortuné praticien, fit connaître à tout le monde que le prince reprenait ses sens.

Le second médecin déclara aussitôt qu'un grand soulagement venait de se produire chez le malade ; et le troisième, cherchant la cause de cette défaillance inattendue, n'hésita pas à en rejeter la faute sur nos trois astres lyonnais, dont le vif éclat avait blessé les yeux de sa trop sensible Hautesse.

Le quatrième médecin, qui, nous a-t-on assuré serait un homœopathe des plus distingués, proposa aussitôt de guérir le mal par le mal lui-même, et le cinquième, approuvant le sentiment de son collègue, fit comprendre au prince que les trois astres en question feraient assurément le plus bel ornement de sa couronne et de son barbet.

Le prince goûta cet avis, car un interprète traduisait bientôt en langage intelligible le désir du tout puissant souverain.

Il paraît que les trois astres consentirent à descendre un instant sur la terre, car, le

soir, une voiture mystérieusement fermée, emmenait les déesses vers des régions inconnues.

Que s'est-il passé alors ? Nous n'en savons absolument rien, et quoique, déguisé en pompier, nous ayons enlevé complètement, pour lui arracher la vérité, l'annuaire noir de sa Hautesse, il n'a pu nous fournir à ce sujet que des détails insignifiants.

Quoi qu'il en soit, le lendemain même, le jeune Galaro entraîna nos brillantes étoiles vers d'autres lieux ; mais le prudent monarque craignant un soulèvement général de la Demi-Mundiana lyonnaise, avait jugé sage de travestir complètement les déesses qui l'accompagnaient, les rendant ainsi méconnaissables à l'œil le plus exercé et le plus persant.

L'éblouissante Maria, que sa haute taille et sa remarquable stature rendait propre à cette fonction, cheminait à côté du prince, dissimulée sous un costume de cavalier hindou ; la ravissante Marie, déguisée en tambourine à coulisses, disparaissait au milieu de son escorte ; quant à l'épatante Marguerite, un renseignement exact nous a assuré qu'elle se trouvait vêtue en marionnette, parmi les eunuques noirs de sa Hautesse.

Au moment de livrer à la publicité cette importante nouvelle, un émissaire du Prince vint secrètement nous apprendre que le jeune Galaro, craignant décidément un soulèvement général de la Demi-Mundiana lyonnaise, lequel pourrait influer sur notre politique en Tunisie, venait de renvoyer les trois étoiles, avec tous les honneurs de la guerre.

Celles-ci sont donc venues de nouveau scintiller dans le ciel bleu de la brasserie Nély, où elles encore du plus vif éclat.

Une dernière nouvelle nous apprend que l'épatante Marguerite ressent un léger picotement dans l'œil... un cheveu de sa Hautesse y serait resté.

AVE MARIA

A JEANNE CARRARE

Te souvent-il, ô belle enfant, Du joli baiser triomphant

Que ma bouche but sur ta bouche ? Les étoiles riaient aux cieux...

Moi, je regardais dans tes yeux Monter la volupté farouche.

Ton être se fondait en moi ; Mon corps frissonnait devant toi

Comme une feuille au vol des brises ; J'étais fou j'étais éperdu :

Dans tes lèvres j'avais mordu Comme l'on mord dans les cerises.

Quand ce moment reviendra-t-il ? Adieu, les poèmes d'avril !

Adieu, les amoureux fièvres ! Dis, quelque part, retrouvons-nous ;

Car ton baiser cruel et doux M'a brûlé le cœur et les lèvres.

KARL MUNTE.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

JOSEPHINE.....

Son nom je l'ignore. On sait, de cette vierge folle, bien des choses : la couleur de ses cheveux, la rondeur de son bras, la finesse de sa cheville, l'élégance de sa taille ; on sait tous ces secrets que livrent les nuits voluptueuses, mais nul ne sait son nom de famille, son prénom est Joséphine, un nom prosaïque, je ne sais pourquoi.

Les cuisiniers le recherchent, comme les femmes de charge qui se nomment invariablement Adélaïde : les noms ont leur mode. Une impératrice s'est appelée Joséphine. Une reine s'est nommée Adélaïde, or Joséphine n'est pas impératrice, elle n'est pas même cuisinière : elle est fille de brasserie.

Cette femme est étrange : la légende dit quelle se donne. Elle aime la volupté pour la volupté. Et le seul plaisir qu'elle demande c'est de mordre à belles dents la belle pomme verte de l'arbre de science, sans se soucier des beaux lous d'or que l'ouïe fait tintinabuler à ses oreilles de fine mouche. Le doute est permis, je crois peu au désintéressement de Margot. Maintenez celle-là à vingt ans ; elle a suivi le tourbillon du caprice ; elle n'a pas encore eu les loisirs de faire son barème.

D'où vient-elle ? Elle ne sort pas, comme Vénus de l'écume des flots ; ce fut un brave fonctionnaire de l'Etat qui fit ce chef-d'œuvre. Il s'en repent : les braves de la foule résonnent douloureusement à ses oreilles ; il avait rêvé que sa fille deviendrait l'épouse de quelqu'un et voilà que la belle épouse tout le monde. C'est le défaut de celle qui ont trop de cœur, dit-on ; on s'ahuse : c'est le défaut de celles qui n'ont pas Or c'est en Afrique que fut son berceau. Sa mère mourut, une seconde mère vint. La seconde mère n'aima pas la petite : elle l'a battit. Et la petite en pleurant s'évada. Elle débarqua je ne sais où. Elle avait seize ans, point trop sotte, grande élanée, et pâle sans blanc de perle. Ce n'était point la beauté antique ; pourtant elle n'était pas laide, avec cela le cachet du diable et le volétois de la jeunesse.

Elle demanda sa route à quelque passant complaisant. Le passant la conduisit par un sentier qui menait à la fin du monde ; il lui conta des histoires de fées et de fées, et lui présenta une idylle ; il fut audacieux, elle ne fut point farouche du reste ; elle avait un cœur de feu, un cœur africain, si bien qu'à la fin du jour, la fugitive avait perdu le plus précieux de son bagage.

Maintenant ce petit chemin qui menait si loin, si loin, n'est pas indiqué sur la carte. Nous n'avons plus de géographes d'amour. Le dix-huitième siècle avait de ces Livingstone du pays du Tendre qui se nommaient Boufflers ou Gentil Bernard. Il nous faut indiquer cette route nouvelle qui, partant d'Afrique, où des marâtres battent des filles, aboutit on ne sait comment

à la brasserie Neuve, où de beaux messieurs les courtisiers.

Elle ne demanda d'autre couronne que celle de la gaieté. Et, rossignol de l'estaminet, elle chanta, juchée sur les tables, avec l'effronterie d'un pin-on perché sur les branches. Bientôt on la cita, mais elle était la fantaisie faite femme. Inconstante, elle rêvait de toutes les noustaches de la terre, et la main qui, le matin, se promenait dans une barbe brune, le soir s'égarait dans une barbe blonde. Légère et oublieuse elle avait des sourires pour tout et pour tous. Son cœur était une hôtellerie, mais une hôtellerie singulière où l'on ne logeait qu'à la nuit.

La fidélité n'est point le fait des amours faciles. Quand on veut être fidèle on n'est point Margot. Puis la fidélité de Margot c'est la soif de l'or. Elle est sage quand la Fortune met une bride à sa fantaisie. Elle vend tout. Margot, elle s'estime peu, elle se vend peu, ce qu'elle fait payer si cher, c'est le semblant d'amour, qu'elle accorde c'est la trêve imposée à son vagabondage de cœur, c'est le frein qu'elle impose à son caprice. Mais cette Joséphine, bachelante d'un autre âge, gardait cette infidélité superbe qui est de l'indépendance. Et peut-être, dans cette heure de volupté qu'elle accordait avec tant d'insouciance, y avait-il parfois une minute d'amour vrai.

C'est là le côté étrange de cette étrange fille. Sa vie semble être la vengeance de son berceau. Elle n'a pas oublié les souffrances de sa jeunesse, les tortures de la marâtre, et elle passe dans le monde, petit oiseau étourdi, donnant du bec de-ci, de-là, souillant ses plumes, brisant son chant, au seul souvenir de ce vilain oiseau de proie qui la martyrisa si durement, quand ses ailes, à peine écloses, n'avaient pas encore la force de s'enfouir, pour les voyages à travers l'inconnu.

Point méchante, douce mais fantasque, elle fut devenue quelque reine de salon si la brutalité n'eût changé sa route. Elle est bien coupable, la main cruelle qui s'abattit sur le petit corps et le meurtrit ; elle n'est digne que du mépris, la marâtre à qui l'amour avait confié un ange et dont la haine a fait un démon.

S'il était donné de feuilleter son album, que des visages n'y verraient-on pas ? Mais a-t-elle un album, la capricieuse enfant ? Et conserve-t-elle même dans sa mémoire cet album du souvenir, les traits de ceux qui ont quelque soir déroulé sa tresse brune ? Non, c'est la courtisane antique, c'est la bachelante toujours enamourée qui d'un amour à l'autre, n'a jamais le temps de rattacher sa ceinture.

Ces lignes ne sont pas une apologie ; mais cette femme est étrange, et j'estime que son étrangeté à son charme. Elle rompt avec la monotonie des amours du demi-monde. Il semble singulier de rencontrer, parmi tant de courtisanes qui se vendent, une vierge folle qui se donne... Elle évoque le passé joyeux ; elle rappelle elle jette au milieu de cette jeunesse qui n'exhale que des parfums exotiques : le lubin, le muse ou le yang-ylang. L'acre senteur de son bouquet des champs. Et quand la lumière core des girandoles ne projette plus sur les tentures des boudoirs ou sur les velours des avants-scènes, que des profils à la Grévin, c'est presque plaisir de saisir au passage, dans le tourbillon de la foule, troublant dans des lignes gai, vif, moqueur, à la foi populaire et délicieux un profil à la Gavarni. Maintenant je l'aurais mieux aimée ménagère, ou humble servante d'auberge dans quelque bourgade. J'aurais aimé lui voir jeter cet amour en un seul bouquet à quelque beau garçon, robuste et simple. Elle aurait pu se venger de la marâtre en devenant une mère. Elle ne la point voulu ou point deviné. C'est folie ; sa tête joliette perdrait quelque matin ses couleurs si fraîches encore, sont front pâli par les nuits voluptueuses sera quelque matin creusé par les rides du temps. Vieille, qui se souviendra d'elle ? Qui, dans les douleurs de l'enfant ira chercher l'atténuation des fautes de la femme. La petite est folle, gaie, vive, sautillante ; elle ne voit pas l'hiver, elle a vingt ans. Elle s'abuse, la courtisane. Les années de débauche comptent double.

L'histoire galante dira son nom plus tard l'histoire galante racontera cette aventure. C'est un camp de l'armée française qui en fut le théâtre. Un vaillant guerrier, un guerrier à plumes en fait sa dame. Il la traîne à son bras. Son sabre sonne sur le pavé avec un bruit d'enfer. Il est dieu, il est Mars, sa main gantée frise sa rude noustache. Il triomphe ; triomphe présomptueux ; il a fait l'assaut d'une forteresse démantelée. On ne se vante pas comme d'un fait d'armes de la conquête d'une ville ouverte. Joséphine est une ville ouverte. Ces bastions qu'on nomme : vertu, décence, pudeur, fierté, ne la protégeaient jamais. Pourtant, le vainqueur, s'exagérant l'éclat de sa victoire, quand au camp il rentrait vainqueur. Quelle nuit ! On fredonnait :

Faisons l'amour. Faisons la guerre, Car l'un et l'autre ont des attraits, Mais si la guerre est parfois chère, L'amour en rembourse les frais, Que l'enfant, que la bergère, Soient par nos coups, serres de près, Eh ! mais amis, peut-on mieux faire, Quand on a dépeuplé la terre, Que de la repeupler après ?

Ainsi avait chanté M. de Boufflers, il y a quelque cent cinquante ans. Décidément il n'y a de royauté immortelle que celle de Cupidon.

Quand vint le jour, on se regarda surpris. Le beau vainqueur gronda soudainement, sous chaque tente, la belle amante s'était blottie. Et, comme d'un oiseau, dont on retrouve les plumes sur les branches où il s'est posé, on retrouvait de la folle, dans chacune des couches qu'elle avait freissées ; un manteau, un chapeau, un manchon ; on retrouvait même sa jarrettière sur le cou de Jean Papinot, le tambour de garde. L'histoire fit du bruit dans le camp. On en parla, on en parla encore.

Elle est rapide, cette légende fantasque d'une courtisane qui n'est pas Danaée. C'était quelque Joséphine, la Julie d'A. de Musset, la parisienne à qui il disait :

L'oiseau de passage Ne vole pas en l'air comme une hirondelle Et peut d'un coup d'aile Briser une fleur.

Je ne sais si la Musette lyonnaise a brisé des fleurs, bien fou celui qui s'enamourerait de cette folle. Mais la satirise régnait en maître d'ailleurs par le monde. Puis il est si étrange de rencontrer sur des lèvres profanes des baisers donnés ! Singulière chose. Une Margot, qui n'est pas une Danaée, c'est presque un vice ayant sa vertu.

Ainsi, folâtre parmi nous, cette africaine ; cette africaine au cœur de feu, prodigue de sa jeunesse, prodigue de ses vingt ans. Prodigue de sa grâce native ; elle s'enveloppe dans le linéaire moral ; elle fait la vie qui lui hôte ; elle avait tous les trésors qui font les bonnes filles ; elle les a gaspillés ; elle change son or pur en plomb vil. Et le monde applaudit cette pécheresse. Vestale du feu de la volupté, il l'applaudit. Et il n'est pas une parmi nos courtisanes qui puisse dire : Je vais à Paphos, sans que Joséphine, l'africaine, ne réponde : J'en reviens.

NESTOR.

Nous avons reçu une lettre d'Eliaçin. Eliaçin est un doux volontaire d'un an. Il a laissé quelques-unes de ses plumes aux mains d'Hébé... Il mérite que nous nous intéressions à ses malheurs. Nous le ferons dans le prochain numéro. Ne t'embête pas, ô Eliaçin. Nous serons plus discrets que toi. De la discrétion chez un Bavard, la chose vaut qu'on la cite.

N.

SAINT-ETIENNE

Monsieur le Rédacteur, Les scandales d'hier ! — Tel est le titre que je pourrais emprunter à une charmante comédie de M. Gondinet, pour l'adapter à ma chronique de ce jour.

Cette semaine, en effet, nos cocodettes de toutes les couches sociales, et leur monde ambiant de caméristes, concierges, ouvreuses de théâtre, loueuses de chambres garnies, etc., s'en sont donné à cœur joie, à dénigrer à qui mieux mieux ; notre plus grande célébrité mi-mondaine, Marguerite Peau-de-Satin, retour de Montpellier dont les débordements avaient pris ici, depuis quelques temps, les proportions d'un véritable scandale.

Peau-de-Satin, que les phases de sa vie de cascades, avait conduit, il y a peu de jours, dans le Midi, ne tarda pas à y souffrir des chaleurs excessives de ces contrées, et bien vite, cette héroïne quitta l'Hérault.

Aujourd'hui, Saint-Etienne, la possesse de nouveau dans ses murs, où elle est pour deux mois, au frais.

Peau-de-Satin est une fille sinon belle, mais incontestablement jolie.

C'est une riche nature, vive, sanguine, exubérante de santé et de... passion.

Sa taille est moyenne, mais bien découpée.

Les attaches sont fortes, et servent de bases solides à des formes opulentes et sculpturales.

Une chevelure noire, abondante, bien encadrée, encadre un visage fortement coloré, qu'illuminent deux grands yeux d'escarboucle.

C'est la beauté charnelle et sensuelle, sans poésie ni sentimentalité.

D'ailleurs, la figure n'a ni expression, ni caractère ; elle est plutôt insignifiante et indique un esprit ordinaire.

Cependant, Peau-de-Satin passait pour avoir comme amants, des hommes considérables.

Au reste, elle affectait un luxe insolent, et menait un train de vie somptueux.

À la brasserie Berneux, au théâtre, au Skating, à Guignol, à l'Eldorado, partout enfin, son apparition faisait sensation, et les crevés de faire la bouche en cœur, pendant que les crevettes lui lançaient des regards scrutateurs, et scalpait du tranchant de leur langue, cette reine des belles petites de la ville et autres lieux circonvoisins.

Cette fille ne frayait pas avec les autres cocottes.

Parfois, elle était accompagnée de Gabrielle Grangier, sa modiste, ou de la mère Villamagne, sa vieille bonne ; le plus souvent elle était seule, semblant défier la critique.

On supposait, en général, qu'elle avait un cœur un chagrin.

Mais son chagrin, ou plutôt sa préoccupation, était simplement de ne pouvoir satisfaire ses goûts extravagants de dépenses, car malgré les générosités de ses amants, les appétits de cette fille n'étaient jamais assouvis.

La soif d'or était inextinguible.

C'était là, la dominante de la gamme de ses passions.

Des hommes, elle en se moquait, c'était de l'or qu'il lui fallait.

C'est à la bourse qu'elle visait...

Du reste, on disait qu'elle y jouait, et sans doute, elle y a perdu gros, car pour se créer des ressources nouvelles, elle a eu recours à des expédients qui ont fait scandale.

Comme ses prétendues relations avec des notabilités de la ville, étaient cause de sa renommée et lui donnaient une importance, que les potins et cancans allaient grandissant, il lui vint l'idée de tirer parti de la situation que lui prêtait la badauderie, et de s'en faire dix mille livres de rente.

Elle imagina donc de faire croire à des naïfs que, par suite des faveurs qu'elle accordait à de hauts personnages, elle était à même d'obtenir d'eux, celles qu'elle pourrait solliciter.

Et pour bien exploiter son entreprise industrielle, elle s'associa des Tricoches et Cacolets, qui allaient partout faire mousser les influences et le pouvoir de la fameuse Marguerite Peau-de-Satin, retour de Montpellier, s'en prenant de préférence aux gens de la campagne, auxquels ils promettaient notamment de faire exonérer leurs enfants du service militaire, et tout cela, bien entendu, en échange de petites rémunérations qui variaient du billet de cinquante francs à celui de mille.

Des imbéciles s'y laissèrent prendre et longtemps Peau-de-Satin encaissa de beaux bénéfices.

Malheureusement, les engagements qu'elle prenait, étaient hypothéqués sur les brouillards de la Loire, et leur exécution est encore dans les nues.

Cependant, personne ne portait plainte contre cette farceuse.

Quelques-uns accablèrent, comme cause de l'insuccès de leur affaire, les raisons plus ou moins plausibles, qu'on leur en donna ; d'autres flâtraient bien quelque eseroquoir, mais ne soulèrent mot de la chose, car leurs intrigues avec cette fille, n'avaient rien de délicat, et ils ne tenaient pas à ce qu'elles fussent mises à jour.

De sorte que Peau-de-Satin aurait pu continuer longtemps son joli commerce, sans une circonstance bénigne, un rien, un fêtu de paille qui est venu se mettre dans la roue de sa fortune.

En effet, c'est un éventail qui a fait événement : l'affaire.

Ca paraît drôle, mais rien n'est plus exact.

Une bonne femme de la campagne ayant entendu parler de Peau-de-Satin, voulut aller solliciter sa protection pour son fils, jeune conscrit.

Or, un des courtiers de l'agence lui conseilla, pour se mieux recommander, d'offrir à la toute puissante, un éventail dont elle avait envie, et qu'il lui indiqua.

C'était un objet de deux cents francs. La brave femme n'était guère habituée à donner autant d'argent pour de semblables futilités, aussi fit-elle une vilaine grimace ; mais il y allait de l'intérêt de son fils, et elle n'hésita pas à acheter le précieux talisman.

Enfin, espérons que ça va se calmer, mais ces jours-ci, on n'a fait que ressasser les promesses scandaleuses de Peau-de-Satin. Il n'y a que les clients qui n'en parlent pas, disait la mère Villémagne. Le malheureux de tout cela, c'est que Peau-de-Satin appartient à une honorable famille de nos environs qu'elle plonge dans l'affliction. Pour moi, je regrette profondément ce qui vient d'arriver à cette pauvre enfant, que j'ai beaucoup connue, et chez qui j'ai été longtemps ouvrière, à ses débuts, lorsqu'elle avait son atelier de découpage de la rue des Rats. C'était alors une excellente personne, une seconde mère pour ses ouvrières. Quel bon temps, elle nous a fait passer! Nous mangions des gâteaux toute la journée. C'était, tout le temps : Vive la joie et les promesses de terre ! Le travail des rubans ne nous fatiguait guère. On ne découpait pas, on faillait... des bavettes tout le jour. Quand on sonnait, nous nous disputions à qui irait ouvrir, mais à certains coups, notre patronne devenait rouge, et allait ouvrir elle-même. Elle recevait alors au salon d'où nous arrivions des parfums de bergamotte. Puis on entendait rouler des fauteuils et fermer les portes ; ensuite on envoyait la mère Villémagne chercher de la bière au café Vignal. Oh ! alors, nous savions ce que tout cela voulait dire, et nous étions toutes en l'air. Cloco collégien, sautait sur les meubles. Philomène et Véronique faisaient la lutte. Fanny Dandara se mettait à la fenêtre et lançait sur le nez des passants des boulettes de papier mâché. Julie ne lisait Paul de Kock, et Jeanne-Marie se faisait les cartes. Quel heureux temps ! Quel bon apprentissage nous faisons ! Peau-de-Satin je vous plains sincèrement ! C'est l'ambition qui vous a perdus. Car si vous ne vous étiez pas élevés si haut, vous n'auriez jamais pu, faire un trou à la lune.

ELISA.

ÉCHOS DE LA RUE ET DES BOUDOIRS

Mlle Gabrielle X... qui conquit de si brillants succès comme danseuse au bal de l'Alcazar, sollicite aujourd'hui un emploi du même genre, sinon comme premier sujet au théâtre Bellecour. Mlle Gabrielle X... ne réside plus sur le cours de la Liberté, elle préfère aujourd'hui le cours de la Bourne... Notre bicherie lyonnaise va posséder une nouvelle roque, descendant des environs de Grenoble, et répondant au nom de Clotilde. En ce moment elle habite la campagne avec un vieux, du côté de Sathonnay, pour sa santé et surtout pour se mettre à la hauteur. Sitôt à ce niveau, nous la verrons apparaître toute resplendissante. Les bonnes petites amie sont toujours jalouses du succès de celles qu'elles ont connues à leur niveau ; aussi cherchent-elles sans cesse les moyens de leur nuire. C'est ainsi que l'une d'elle nous a fait commettre un impair à l'égard de la charmante Honorine, qui n'a aucun rapport avec MM. les militaires gradés ou non, fidèle sans doute à la patrie, mais fort peu fidèle au beau sexe. Nous sommes heureux de publier que nous avons erré et reconnaissons. Que l'enfant répondant au doux nom d'Honorine. Est aussi pure que la robe de l'hermine. Une marchande de la halle, en voyant l'autre jour Cloco s'étendre dans un véhicule jaune, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! laia ! Au lieu de faire la duchesse il vaudrait mieux pour moi qu'elle me paye les poulets, pigeons, œufs qu'elle me doit. » Et moi qui l'entendais, je ne pus que dire : « Hélas ! ma bonne dame, Cloco reçoit les poulets, plume les pigeons et casse les œufs, mais elle ne paye pas... au contraire. » S'appeler Anna, être comtesse à la Nuée bleue et prendre une modeste chaise à la Scala, cela est une antithèse. Est-ce que vous ne seriez plus la reine choyée et fêtée de tous... les collégiens ? Nous avons aperçu à la Scala Pauline la grenobloise, en compagnie d'Hélène. So lancerait-elle dans le tourbillon qui a emporté sa compatriote Marie Vallet. Voyons, un conseil : reprenez vite votre tablier et servez-nous des bocks.

Pourquoi Louise et son amie Mariette, vont-elles tous les soirs au Jardin-des-Plantes. Le rendez-vous est bien mal choisi, car on bien près de la caserne du Bon-Pasteur. Maria et sa camarade Annette de la Lanterne, ont abandonné leur tablier. Il paraît que ces dames ne quittent plus l'Asommoir et les concerts Bellecour, elles vont y être domicile. C'est là que leurs anciens clients peuvent venir présenter leurs hommages. Tous les amis de Marie Grance se plaignent des manières voyoucrates qu'elle prend de plus en plus. Elle ferait mieux de corriger, cette belle Marie, sans qu'on se risque fort de perdre sa clientèle. Il est beaucoup question d'un prochain voyage que ferait à N.-D. de Délivrance Marie Moderne, dite la Naive paysanne.

C'est curieux comme ce lieu de pèlerinage est connu. Si cela continue, on va être obligé d'organiser des trains spéciaux. Décidément Annette la Licheuse et Jenny Bidel vont avoir un riyale. Il s'agit d'une hébété de l'époque, la blonde Emille qui, depuis quelques temps fait de nombreux voyages dans les vignes du Seigneur. Nous raconterons prochainement la cause qui la fait aller si souvent à la Scala. Nous croyons savoir qu'un artiste de la troupe n'y est pas étranger. Jenny Merlachon s'ennuie fort à la brasserie du Siècle. Elle avait perdu complètement l'habitude de servir des bocks. Aussi ses clients se plaignent à chaque instant. Jenny n'a plus qu'une idée en tête : se venger de Marie Bouilleilles. On signale le début dans la bicherie lyonnaise de deux grosses comètes qui s'étaient chaque soir chez Matossi. Ce sont les sœurs Rochas. On dit qu'elles brillent d'un vif éclat à côté des Théo, des Julie, des Marguerite de Baron. Nous aurons prochainement des renseignements sur ces catapulteuses. Adrienne Roux, était dimanche soir à Fontaines-sur-Saône, à l'hôtel de la Terrasse, en très bonne compagnie. Total : cinq convives. Excellent repas, au clair de la lune. Ce qui n'a pas empêché ces dames de trouver les écrevisses excessivement mauvaises. Dire tout ce que l'on a chanté, serait éfrayant. Enfin, toute la Grande Opéra y a passé. Votre même les Montagnards. — Puis les dames ont commencé à se trémousser aux sons mélodieux de l'accordéon d'un de l'artiste ambulancier casé dans un coin chambré. Après le bal, notre petite Adrienne étant descendue sur le quel, voulut faire de la gymnastique. Ne voulait-elle pas escalader la maison, en montant par la fenêtre, suspendue aux pieds d'un aimable et robuste cavalier (!!!) Oh ! belle petite... Quels biceps vous avez tout de même ! Maria Crotte ferait bien de changer un peu ses toilettes. Le costume de 29 fr. 95 qu'elle a acheté à Paris, n'est plus de saison. Ouvrez une souscription parmi vos nombreux adorateurs. Pourquoi Emma de la brasserie Marseillaise, lorsqu'elle change de place ; n'aurait-elle pas ses amis de ce brusque changement. Ils sont dans l'ingénuité. Allons Emma faites nous parvenir votre nouvelle demeure, et à l'avenir soyez plus aimable. Mme Hélène Courtois, (Marie Chambre), est allée, il y a une quinzaine de jours, à Mouchat, rendre visite à son père. Elle était accompagnée... — Non, de son nabab. J. VEZON

Notre belle catapulteuse Si c'est rond, vient d'avoir une scène avec son nabab. Madame était accusée d'infidélité. Elle a heureusement pu démontrer son innocence et la paix a été conclue. Quel bon billet... La belle Emille Moroux ferait bien de s'acheter un costume, pendant que la prime de rengagement dure encore. Dans quelques jours ce sera trop tard. La grande Marie G... et la belle Anna L'auvergnate, ont quitté Vienne. Le professeur de Maria lui avait refusé des bottines. Nous ne savons si la note de l'hôtel du Cygne a été acquittée. Les belles petites Viennoises, jalouses des succès remportés par la Bicherie régionale et surtout par la Bicherie Lyonnaise, veulent à leur tour, se montrer et chasser le spleen qui les tue. A cet effet, dans une réunion très orageuse, présidée par Joséphine du Pigeonnier, a été discuté le moyen de sortir du statu quo. Après de nombreux discours et interpellations il a été convenu d'offrir à tous les nababs de la Région, une immense course au sac, à laquelle prendront part toutes les biches de la localité et celles des villes environnantes qui voudront bien prêter leur concours, à cette belle fête. Le soir, un grand bal champêtre, paré, masqué et travesti, réunira tout ce que la ville et ses environs possèdent de femmes charmantes et légères. L'assemblée, a nommé de suite une commission d'organisation chargée de tout préparer pour cette fête mirobolante et carnavalesque. Voici la composition de cette commission, qui de suite est constituée et a offert la présidence d'honneur, à une étoile Viennoise actuellement dans votre ville. COMITÉ CENTRAL

Présidente d'honneur : Antoinette Toulieu baronne de St-Ouin. Présidente : La Belge. Vice-présidente : Joséphine du Pigeonnier. Secrétaire général : Cécile Si-c'est-rond. Trésorière : Jenny l'économie. Secrétares : Jeanne l'Enfantine, la Lanterne, Les Rigottes de la Porte de Lyon. COMITÉ DE LA COURSE Présidente : Eugénie Richard. Trésorière : La petite Cousse. Secrétaire : la grande Maria. COMITÉ DU BAL Présidente : Maria Celard. Trésorière : Maria Bazoki. Secrétaire : Marguerite Misquine. COMITÉ DES RAFFRAICHISSEMENTS. Présidente d'honneur : Annette la Licheuse. Présidente : Annette Huet. Trésorière : Amélie Couche tout nu. Secrétaire : Suzanne Ecaille. La commission pensant, dans sa sagesse que les frais de cette fête doivent être supportés par ceux en l'honneur de qui elle est offerte, a fait remettre à toutes les belles petites de la ville, des listes de souscriptions, qui déjà commencent à se garnir. Les prix à distribuer, ont fait l'objet de plusieurs discussions, mais une de nos charmantes Eugénie Richard, a proposé de faire appel, à quelques gens chics et à la presse, lesquels s'empresseront d'offrir gracieusement, couronnes et médailles. José espérer que le Bayard de Lyon ne sera pas le dernier à envoyer son offrande. Depuis que cette superbe fête, est convenue, nos belles petites, assigent tailleuses et couturières. Des costumes de toutes formes sont commandés, l'argent n'est rien ; il faut des costumes. La date et l'emplacement de cette fête Bichonnaire, n'est pas encore fixé, je m'empresserai de vous en informer dès qu'elle sera connue ; d'ailleurs, toutes les gens chics et archi-chics, seront convoqués par lettre spéciale, nos imprimeurs et lithographes, travaillent déjà jour et nuit à fabriquer des lettres d'invitation des cartes, des programmes des catalogues indiquant le nom des coureuses et leur costume. La plupart de nos biches, ont déjà convié, leurs amies et amis de la Région et espèrent que toutes les villes des environs seront très bien représentées ; plusieurs sociétés musicales ont déjà offert leur concours. La liste du jury de la Course, n'est pas encore établie, mais déjà quelques noms commencent à circuler : entre autres : La vieille Baronne, Marthe de la Roche, Jenny Bidel de Lyon, Elisa, correspondante du Bayard, Jenny Gachalot, Anna Pintade, de St-Etienne, Anaïs Chabot de Grenoble, la belle Elisa de Mâcon, Marie Besset de Valence. Je m'empresserai de faire connaître la date de cette mémorable fête dès qu'elle sera fixée.

Grenoble Le Vantour, le Châlet, la Femme Sans-Tête, connaissent très bien Louise Bravel. Elle profite de l'absence de son voyageur de commerce pour vadrouiller avec des jeunes gens. Dimanche soir elle avait diné à l'Alcazar avec son amie Intime, Aline Tappe-à-l'OEil, ces dames s'étaient probablement oubliées au dessert, car elles étaient ruelles. Du reste on doit avouer que Louise ne fait la noce que deux fois par semaine : le dimanche dans l'après-midi et le lundi tout le jour. Les autres jours elle s'occupe à ramasser le linge sale chez ses clients. Moi-t'est ma sœur (c'est un nom), et sa petite amie Blanche, aiment beaucoup le Bono-Besef. Aussi vont-elles tous les soirs à la foire prendre leurs deus sous le goutte. Mâcon. Décidément, nos belles petites sont furieuses contre ce maudit Bayard de Lyon, Marie porte-bonheur le trouve peu spirituel, mais, chère petite, vous devriez nous remercier, car trop d'esprit aurait pour vous des conséquences fâcheuses. Ne croyez pas que malgré la discrétion de vos deux amies, nous ne sommes pas au courant de certaines parties fines. Mais il ne faut pas tout dire, car la frayeur que vous avez de perdre votre... position... nous garantit votre silence, et à l'avenir, soyez moins disposée à calomnier ce gentil Bayard de Lyon. Berthe est toujours triste, son nabab n'a pas reparu.

Grâce à l'insertion dans notre journal de sa demande, elle a trouvé une bonne comme elle la désirait. Je ne puis passer sans silence la conduite d'une de nos anciennes serveuses de bocks, Marguerite qui, dimanche, à la brasserie Casino faisait des siennes en face d'un militaire; le bruit était tel qu'il alla qu'on la pria de gesticuler moins bruyamment, il est vrai que vous êtes habituée avec l'établissement car c'est là que vous avez fait sa conquête, et celui qui vous a procuré le plaisir d'être parées dans différents brasseries parisiennes. Il vous a ramenée, car il croit à votre fidélité... malgré vos promesses, car il est absent; je crois qu'il est dans la Creuse, la lettre que vous avez montrée le prouve. Songez, chère petite, ce que vous coûteront ces rencontres de militaires, souvenez-vous de cette triste nuit passée près d'un corps de garde, et si l'a répondu de vous, ne le trompez pas si fréquemment; je veux bien que le nombre de vos professions : Laine de braserie, blanchisseuse et enfin couturière, etc., nous fournisse des occasions, mais cachez-vous davantage. Valence. Le dernier numéro du Bayard de Lyon a soulevé les fureurs de nos belles petites Valentines. La grosse Mariette, dite « la femme à ja robe » voulait prendre le train éclair pour aller voir souffler dans vos bureaux. La grande blonde Charlotte Corday et son amie Joséphine, ont failli s'embarquer dans le rapide pour aller mettre en pièce le rédacteur de votre aimable journal. Marguerite la pinbêche, qui hier soir, avait un plumet mirobolant, était très enroulée que vous racontiez ses escapades journalières. Alphonsine Zozotte, se plaignait au contraire d'être oubliée. Elle voudrait que vous l'invitez à passer chez ses créanciers. Il n'y a pas jusqu'à Nabab de la grosse Marie qui ne jette les hauts cris, à propos des indiscrétions que vous avez commises concernant son infidèle amie. C'est je vous l'assure, une véritable insurrection. Mais parlons d'autre chose : Marie Bouvet voudrait-elle nous dire ce qu'elle va faire trois fois par semaine au quartier de cavalerie ? O femme fidèle. Maria et Noémie feraient bien égale ment de nous indiquer ce qu'elles vont faire chaque soir auprès de la statue de Championnet ? Veulent-elles s'in-pirer des vertus guerrières de l'illustre soldat ? Une petite scène amusante a eu lieu au café Glacier : Charlotte Dumoulin et la grosse Bar mne, se sont admirablement crépé le chignon. Il en est resté un sur le champ de bataille, je vous l'expédie. En terminant, permettez-moi de donner un conseil à la grande Irma : Pourquoi ne change-t-elle pas ce costume qui lui va si mal. Voyons madame passez chez votre couturière. Nos belles petites viennent de constituer un comité, dont le bureau est composé de la grosse Marie, la fille de malame Angot, Hélène l'ingénue et de la belle Charlotte. Les lettres d'invitations sont lancées dans les clans de nos belles impures; la réunion aura lieu dimanche prochain, dans un salon d'une de ces belles. Le but de la réunion est une adresse au Bayard, qui se permet d'attaquer leur honneur. La séance promet d'être curieuse, orageuse, car celles dont le Bayard n'a pas encore parlé sont dans la joie de voir la fureur de leurs bonnes amies, prenez patience, car l'œil indiscret du Bayard n'épargnera aucune de ces vendeuses d'amour.

Nous recevons de Valence, Mâcon, Vienne, Chambéry, etc., des correspondances fort curieuses, mais que l'abondance des matières nous oblige à ajourner à un prochain numéro. Les belles petites de ces diverses localités ne perdent rien pour attendre. Ce serait un crime de taire aux lecteurs du Bayard les fredaines de ces charmantes impures. M. C. Monet

CÉLÉBRITÉ LOCALE

Le ministre vient de donner les palmes d'officier d'académie à M. Monet. M. Camille Monet est le directeur de la Fanfare Lyonnaise. Le temps est aux échos harmonieux. On décorait M. Marc Jandard, un décoré M. Monet. Les enthousiastes de ces musiques d'amateurs ont applaudi à cette nomination. Etant jeune j'ai beaucoup chanté : « Comme vous avez fui. C'est une romance exquise. C'est une page de la vingtième année. J'aimais une andalouse au teint brun, une andalouse des Brotteaux. Elle chantait : Comme vous avez fui !... Et ce chant sur ces lèvres me semblait divin. Je l'écouais avec mon cœur. Ce souvenir est personnel, mais c'est un souvenir d'amour ; peut-être avez-vous ressenti ce que j'ai ressenti. Il n'y a pas deux façons d'avoir vingt ans. Les printemps sont toujours les mêmes. Elle chantait donc et j'écoutais ravi. Un jour le chant cessa : la linotte avait changé de branche. Elle s'était allée jucher dans le jardin du voisin. Pourtant j'ai gardé la religion de la romance qu'elle aimait. Je n'entends jamais cet air sans pleurer. Je suis un sot, je l'accorde, mais je confesse ma sottise, je serai peut-être pardonné à demi. Du reste, étudiez le cœur humain, il tient dans un air de chanson. Un refrain que nous avons entendu enfant emplit toute notre vie. Il porte en lui la sublime poésie du souvenir. Il incarne une souffrance ou une joie intimes. La foule passe indifférente et nous l'écoutons ému. Que d'annants ont pleuré en entendant Le tac ! Or je me souviens parfois de ces refrains passés; ils me bercent encore, ils rouvrent des blessures que je chéris et je dis à mes amours envolées, à mes illusions détruites, à toutes les belles chimères du mai de ma vie, enfin à ces belles années qui sont tout amour, tout soleil et tout baisers !... Comme vous avez fui Rapides et légères !... Je dois à M. Monet le charme pénétrant de ce souvenir ; je le lui dédie. Dans le Jack de Daudet, le livre s'ouvre sur ces mots : « Avec un K, monsieur, avec

un K. » Nous pourrions dire avec N. Monsieur, avec un N. Mortels, n'écrivez pas Monet avec deux N. Monsieur Monet est « agacé » quand on écrit son nom avec deux N. Typographes, songez à la colère de M. Monet avec un N. M. Monet (avec un N), est né à Lyon, le 20 juillet 1832. Un biographe complaisant, nous dit qu'il est le fils de Antoine et de Jeanne Coq; ce biographe est minutieux, mais l'histoire se soucie peu de cette filiation à moins que M. Monet (avec un N), ne tienne à prouver qu'il est fils de Coq. C'est le vers célèbre légèrement madifié : « Fils de Coq, et Coq moi-même. » Car il est évident que M. Monet, se croit un Coq. Le coq des chefs de fanfares. Le Boëddien de la fanfare serait, dans ses moments sérieux, représentant d'une maison de chapellerie. Nous comprenons que les Lyonnais en soient coiffés. On connaît Monet (avec un N). Il est très grand, il porte la tête droite et il regarde loin devant lui. Il porte toute sa barbe; on y compte des fils blancs. Les éclaireurs de la cinquantaine. Il y a quelque vingt-cinq ans il fonda, avec Joseph Lugin, la fanfare Lyonnaise. Il avait souci de la jeune Société. Il communiquait le feu sacré à ses élèves. Il dirigeait près de sept cents répétitions. Il commandait aux cuivres. Du piston au trombone, tous s'inclinaient à sa voix. Et la grosse caisse, elle-même, obéissait au geste sublime et plein d'ampleur, de M. Monet (avec un N). En 1870, les trombones se turent : la parole était au canon. Les musiciens se firent soldats. Ils troquèrent leurs instruments contre des fusils. Et les clairons qui avaient sonné les fanfares joyeuses des jours de fête, jetaient aux échos les notes enflammées des jours de combat. La garde nationale pourtant avait gardé ses musiques. Tyrnée chantait, et son chant rythmait la marche guerrière de la victoire. Devant nos vieux gaulois, les bardes faisaient frémir les cordes de leurs luths. La musique à une poésie sauvage, farouche et grandiose. Elle sait, jetant dans la mêlée, les échos des vieux airs nationaux, faire passer dans l'âme des combattants, l'âme de la Patrie. Or, M. Monet dirigeait la musique du 6me bataillon de la garde nationale. La paix fut signée. La grande abattue se releva. Et plus belle, plus puissante, plus prospère, elle rayonna sur le monde. La joie reprit sa place au sein des cœurs, on se mit à espérer. Et il arriva ce qu'il advient quand on espère : On chanta. On chanta la Patrie blessée, on chanta la République debout, on chanta l'oubli, on chanta la clémence, on chanta la concorde, la paix et le travail. La Fanfare Lyonnaise se reconstitua et ses cuivres habilement dirigés, jetaient aux quatre vents dans ses refrains enflamés, jeunes et ardents cette strophe sublime : Ressurgit Gallia nostra ! Et depuis 1872, M. Monet, conduit la Fanfare. C'est un croyant en la symphonie. Son Dieu est Apollon portant la lyre d'or. Il a répandu des flots d'harmonie. Si son cœur balance parfois — Quel mortel n'a pas ses doutes ? — C'est entre la clef de sol et la clef de fa. Aux jours de fête nationale, de concours ou de festival, on le voit traversant nos rues à la tête de son bataillon. Un bataillon de deux jeunes gens, très correctement mais ma foi, marchant gravement au pas, portant les lourds trombones ou les légères clarinettes. Ils sont heureux, car ils veulent l'être. Ils doivent être inoffensifs aussi, la musique adoucit les mœurs. Il n'y a de gens vraiment bons sur la terre que les pêcheurs à la ligne, qui font trois lieues sur une berge pour prendre un goujon, ou les membres actifs des fanfares qui font six lieues à pied pour interpréter le Prophète. Néanmoins, il nous plaît de les saluer au passage. Il est beau d'être jeune et de s'amuser sainement. Et comme les membres de la Fanfare Lyonnaise sont fiers de leur président, ils lui ont offert un bâton en 1873. Et c'est encore avec ce bâton-là qu'il les conduit. Il n'est donné qu'aux musiciens d'avoir ces élanges de reconnaissance. Quels sont ceux d'entre-vous qui parlent jamais de donner un bâton à notre président Grévy, pour qu'il nous conduise ? Monsieur Monet (avec un N) est membre du conseil d'administration du Conservatoire. Il a remplacé M. Mangin. Le plus grand accord ne régit pas entre lui et monsieur le maire Gaillon. La question des théâtres est celle qui nous divise le plus : les ténors et les cantatrices sont nos maîtres. Le Conseil municipal tremble à la pensée qu'il faudra s'insurger contre le corps de ballet : au fond, c'est toujours le peuple qui paie les leçons du maître à danser. Maintenant que dit monsieur Monet à monsieur Gaillon ? Je l'ignore; ces deux champions prouvent simplement qu'on peut être musiciens et ne point vivre en harmonie. Le directeur de la fanfare Lyonnaise a fait quelques romances. J'ai été : Comme vous avez fui ! C'est un souvenir du cœur, je glisse rapide et léger : Il a eut Pluie d'étoiles une valse. Ici un mot. Si la vanité était bannie du reste de la terre, on pourrait trouver dans le cœur des compositeurs de petite musique. Lisez les titres de leurs œuvres — je n'en veux point nommer. Ils sont fougueux. Ce ne sont que soupirs désanges, plaintes des roseaux, échos des muses, et autres Pluie d'étoiles. Certes Pluie d'étoiles peut être un chef-d'œuvre ! je ne l'ai point entendu, mais quelles prétentions ont messieurs les compositeurs ! Et leurs valse sont toutes des valse brillantes. Monsieur Monet n'est pas de ces compositeurs à qui l'orgueil tient lieu de génie, Monsieur Monet a écrit comme Vous avez fui mais, je parle de ses confrères. Il n'est pas un si petit régulier de papier à musique qui ne se croit un Meyerbeer. On parle de la vanité des poètes, de la vanité des ténors, que ne parle-t-on de la vanité des compositeurs. J'ai connu la Bohème j'ai vécu de la vie des grands artistes, j'ai serré la main à plus d'un dont on redit le nom, à beaucoup dont on dit toujours tu ; et je ne crois blesser personne en disant avec l'auteur français : Les musiciens sont les sublimes gascens de l'art. Maintenant il est juste d'ajouter que cet auteur était Normand. Monsieur Monet (avec un c.) organise des soirées artistiques; on entend souvent de la bonne musique. Des dilettanti s'en régalaient. Nous y avons assisté; nous sommes sortis toujours charmés; réunions intimes et soirées charmantes, elles préparent des nuits roses; au sorti d'un de ces concerts privés, j'ai souvent revu d'amours infinies, dans les beaux pays des Polkas...

de pèlerinages adorables dans le divin pays du Tendre. Je dois à monsieur Monet et à ses exécutants perpétrés dans les bras d'une amante idéale. Artiste monsieur Monet l'est. Il est commerçant aussi; c'est l'homme sérieux en affaires. Il quitte les chapeaux pour le solfege. Il va sans trouble de Mercure à Orphée. Et la plume qui écrivait des notes de commerce est la même qui écrit des notes de musique. Je m'imaginai que l'art absorbait l'être tout entier, encore une illusion qui s'en va. A moins que M. Monet (avec un N) sache n'être que la moitié d'un artiste complété par la moitié d'un commerçant. Au XIXe siècle il est toujours celui qui prend toujours son vermouth à droite jamais à gauche, c'est une habitude invétérée. La vie du président de la Fanfare Lyonnaise est un papier à musique. Tel est ce Lyonnais aimé des siens, homme de goût et homme d'affaires; toujours à la tête de son ancienne société; maestro et chapelier; heureux de pouvoir dire au monde : « Je suis Camille Monet ! » Monet (avec un N) Il ne se fâchera pas de cette biographie; par nature je suis sceptique. Après tout ces lignes ne sont qu'une aubade : et pour les exécuter tous ne sont pas le Zanetto de la terrasse de Naples ou le Monet de la Fanfare de Lyon. DAUBRUCK.

THÉÂTRES

Enfin ! nous allons voir des acteurs. Depuis longtemps nous ne pouvions nous détacher qu'aux sauts des écuyères, qu'aux grimaces des clowns, qu'aux rugissements des fauves. Belle-coq vient de rouvrir ses portes, et nous sortons émerveillés du Monde où l'on s'ennuie. M. Pailleron est un écuyer : il a la patience infinie de l'orfèvre du moyen-âge, chacune de ses comédies est un bijou, chaque scène de ses comédies est une perle. Il ne faut point ériger l'antiquaire dans ses œuvres. Il brode des arabesques merveilleuses sur un canevas inassaisable. Ses scènes sont réunies par un nœud de faveur rose, c'est exquis, c'est délicieux, un enfant les découvre; mais l'auteur a écrit : fragile, et nous admirons ces bluettes si frêles et si exquises, comme on admire de loin les ailes d'un papillon, en prenant garde d'y toucher, car les couleurs si vives, si chatoyantes, si belles, et les tons fauves de l'or et les tons purs de l'argent, au contact des doigts grossiers, tomberaient en poussière grise et terne. M. Pailleron est un délicat qui procède de Molière. Il n'a pas l'observation profonde du maître de la comédie, mais il en a parfois d'étranges bonhomies, toujours fine, et railleuse. Ce Monde où l'on s'ennuie, c'est l'École des Femmes. Nous voyons Aramante qui s'appelle madame de Cérant, et cette madame de Cérant, cette Aramante du XIXe siècle, pourrait bien être la proche parente de certaine Egérie que nous connaissons. Le salon est toujours ouvert, on y cause plus du carrosse amarante, on y discute sur le char de l'Etat. Las ! c'est moins banal, mais c'est quelque peu plus ennuyeux. Et le char de l'Etat n'en gravit pas moins péniblement son chemin. Les mouches du coche sont bien encombrantes quand elles se croient des Aspasies. N'allez pas vous imaginer, au moins, que je parle de la fille d'Ève, qui fut la femme d'Adam. Voici Belise, voici Chirpale, voici Armande... Trissetin, c'est Belloc. Oh ! qu'il faut avoir d'esprit pour prêter tant de sottises ; on ne fait pas si facilement parler les sottis que les gens d'esprit. Au milieu de ce monde factice, de ce monde qui n'est qu'un long bâillement, M. Pailleron a jeté un couple idéalement beau. Suzanne a une petite fille de son sens, et sa tante, Mme de Réville, a autant d'esprit que monsieur de Voltaire. Suzanne écrivait Roger, un enfant dont le monde a fait un pédant, et dont Suzanne fera un homme. Et pendant ce temps, Belise et Lucy traitent, ex-professo, la question du processus et du terminus en amour. C'est la scène de Tartuffe et d'Elmire. Un Tartuffe en habit, et une Elmire à lunettes. C'est une pièce, ou c'est un feu d'artifices. On écoute, l'on rit et l'on pleure... et on ne cherche pas autre chose... On applaudit aussi ; c'est un devoir. M. Marck a une excellente troupe, Madame Devoyod, dans madame de Réville, montre une finesse, et un esprit supérieur; elle a le tact délicat d'une femme de bon sens égarée dans ce monde de sottis. Et Suzanne est charmante dans ce rôle si difficile. M. Rambeau, c'est Reger; il dit bien sa grande scène du 3e acte. M. Marck a fait de Belloc, un de ses rôles les plus heureux. Nous avons passé une bonne soirée. C'est grand dommage que la troupe de M. Marck ait déjà débarté Bellecour. Le monde qui s'amuse promettrait longue vie au Monde qui s'ennuie.

Samedi prochain, première représentation de la troupe de la Porte-Saint-Martin, dans la Renne Marcor. GRAND-THÉÂTRE Voici les engagements que nous avons pu connaître pour la prochaine saison d'opéra : M. M. Salomon, fort ténor. Lestellier, ténor demi-caractère. Séguin, baryton de grand opéra. Maris, baryton d'opéra comique. Comte, basse chantante. Barbe, deuxième ténor. Nerval, triail. Mmes Rosaff, forte chanteuse falcon. Mergallier, chanteuse légère. Finkem, première dugazon. Forlani, première danseuse. Dans notre prochain numéro, nous compléterons cette liste. L'ouverture de la saison théâtrale est fixée au 1er octobre prochain. J. DORSAT.

BALIVERNES

Henriette Henri IV vient de faire, sur les parfums, une étude approfondie dont on peut lire sur son album les curieuses conclusions : Je trouve que : La muse prédispose à la sensibilité et à l'amabilité ; La rose, à l'affronterie, l'avarice et l'orgueil ; Le géranium, à la tendresse ; La violette, à la pitié mystique ; Le benjoin, à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance ; La menthe, à l'intérêt commercial ; Le vétiver et la verveine, au goût des beaux-arts ; Le camphre, à l'brutissement ; Le cuir de Russie, à l'indolence et à la lassivité ;

